



DRAME AU MOULIN
Jean-Patrick BEAUFRETON

Manquait plus que ça : pour une fois que j’amène ma Rosalie au Moulin... et c’est pas tous les jours ! le patron a fait venir un barbouilleur qui tient à peinturlurer les temps modernes, comme il dit. Il aurait pu choisir un autre jour, ou moi de mon côté ? Mais non ! Coïncidence et manque de pot, ça tombe pile-poil maintenant.

J’aurais dû faire comme Jules, juste à côté, il préfère se planter la moustache dans la joue de sa blquette et le haut-de-forme lui cache sa calvitie prononcée. Pas étonnant de sa part, il s’appelle pas Jules par hasard ! Le peintre, tout mielleux, presque gêné, nous a demandé de rester le plus naturel possible. Aussitôt la moitié des couples se sont agglutinés vers le buffet du fond : madeleines, brioches et petit blanc, c’est ça leur naturel ? Les premiers rangs se sont regardés, un moment interloqués, et ils échangent leurs idées en vrac : ils essaient de faire mine de rien. Ceci dit, ils se demandent ce qu’il va faire de sa toile, où il va l’exposer, est-ce qu’elle va plaire aux messieurs de la haute ? Du coup, ça papote en se marrant, on croirait les ministres au Conseil : beaucoup de blabla pour pas grand-chose.

Marie, avec sa gouaille, a essayé de faire rigoler la tablée :

— Vous savez pas quoi, qu’elle a dit, un de ces quatre on va se retrouver croqués dans un atelier d’écriture. Des poètes vont nous fichier en alexandrins et un fanfaron va nous faire jaser à sa sauce. Vous imaginez le tableau ?

Paulot, toujours cloué devant son verre d’absinthe, la pipe à la main et le canotier à la renverse, s’est mis à gueuler :

— Pourvu qu’il vous peigne pas comme des jouvencelles du pensionnat de la Miséricorde !

Fifi dans sa robe à rayures dévore des yeux le jeune peintre avec son chevalet, sa palette d’où dépasse son pouce bien droit et ses gros tubes de couleur qu’il comprime avec vigueur. Elle détaille le pinceau

qu'il tient ferme dans sa main. Je suis sûr qu'elle pense à autre chose qu'elle tiendrait volontiers dans sa main à elle, la coquine. Mais motus, on le connaît pas, le lascar, si ça se trouve, c'est un indicateur de la Mondaine déguisé en artiste. Va savoir...

Ma Rosalie le reluque, elle aussi, mais sûrement pas pour les mêmes raisons que Fifi. Elle est en train de gamberger, comme moi, mais sûrement pas dans le même sens ! Toute fière de s'exposer sur la toile avec moi, et même dans mes bras : le prétexte de la danse est une occasion en or pour justifier son air de me coller.

Tandis que moi, on s'en doute, je pense surtout à ma Germaine restée à la maison, pour lire un roman de Flaubert. Si le tableau lui tombe sous le tarin, je vais passer un mauvais quart d'heure. Je l'entends déjà pleurnicher, se lamenter, crier à la honte, à l'infamie :

— Tu me ridiculises en public. Tu me jettes l'ignominie, à t'exhiber dans un bouge, pendant que je m'escrime à maintenir notre foyer dans la décence et l'honorabilité !

Et puis merde à la fin : si elle m'enquiquine de la sorte, je vais lui parler de divorce, moi, à la Germaine ! Elle pigera fissa de quel bois je me chauffe : tout le temps le nez dans les bouquins pour avoir de la culture et du vocabulaire, ça remplacera jamais le bon temps passé à guincher.